

LES BOUDDHAS ENDORMIS DE DVÂRAVÂTI

PAR EMMANUEL DAYDÉ

MUSÉE GUIMET. DU 11 FÉVRIER AU 25 MAI 2009.

Dvâravâti : aux sources du bouddhisme en Thaïlande.

Sous la direction scientifique de Pierre Baptiste et de Thierry Zéphir

Après la révélation de l'art du Champa, poursuivant son exploration des mystères de l'Asie du Sud-Est, le musée Guimet met en lumière Dvâravâti, le premier art bouddhique de Thaïlande. Très éloignée de l'art thaï, cette belle endormie recèle des bouddhas à l'infinie douceur, de Roues de la loi comme issues de la jungle, des bornes mégalithiques et des bas-reliefs frémissants.





Si l'on veut bien admettre avec Hegel que "les peuples heureux n'ont pas d'histoire", Dvâravâti, qui n'a pas d'écriture, est alors pour certains un rêve, un âge d'or, une antiquité imaginée, à la limite du fantasme. Pour d'autres, un premier avatar indochinois du bouddhisme indien, vite écrasé par les versions thaïes et khmères, plus conséquentes. L'aventure est réglée en deux pages dans l'histoire de l'art du Monde non-chrétien de l'Encyclopédie de la Pléiade : c'est tout et c'est peu. Dvâravâti n'existe presque pas. En Thaïlande même, on ne se soucie guère – voire on s'étonne – de ce royaume indianisé qui aurait précédé l'installation du peuple thaï. Tant et si bien que l'on peut même se demander, comme n'hésite pas à le faire – de manière quelque peu provocatrice mais salutaire – Pierre Baptiste, cocommissaire avec Thierry Zéphir de l'originale exposition du musée Guimet, si Dvâravâti a jamais existé !

On peut effectivement en douter – ou tout du moins jouer à faire semblant – au vu des maigres, très maigres connaissances que nous avons de cette lointaine civilisation. Que savons-nous, ou plutôt, que ne savons-nous pas ? Certains historiens préfèrent parler de "culture" Dvâravâti plutôt que de royaume, car on ignore si celui-ci a jamais été unifié. Il s'agirait vraisemblablement d'une nébuleuse, d'une sorte de confédération. Si des liens civilisationnels et familiaux ont bien été enregistrés entre les villes recensées, de Nakhon Pathom à U Thong et Lopburi en passant par Inburi Kao, on peut se demander si les plus importantes n'étaient pas des cités-États de même culture, mais qui n'acceptaient d'autre autorité que la leur – à l'image si l'on veut des cités-royaumes du Champa ou de la Phénicie antique par exemple. En prenant appui sur la découverte de monnaies en argent portant la légende "Œuvre pieuse du Seigneur de Dvâravâti", les archéologues ont bien essayé de dégager un roi et une capitale de toutes ces villes ceintes de remparts et de fossés concentriques – qui servaient à l'approvisionnement en eau et non, comme on l'a d'abord →



Double page précédente :

Tête de Bouddha sur fond de stèle.

VII^e-IX^e siècle. Wat Phra That Haripunchai, province de Lamphun.

H. : 42 cm, L. : 45 cm, grès. Musée national Haripunchai de Lamphun.

À gauche en haut :

Sema représentant le Bouddha et le brahmane Sottiya.

IX^e-X^e siècle. Fa Daed Song Yang, Kalasin.

H. : 175 cm, L. : 84 cm, P. : 29 cm, grès. Musée national de Khon Kaen.

À gauche en bas :

Roue de la loi [Dharmacakra].

VII^e siècle. Nakhon Pathom. H. : 123,7 cm, L. : 97 cm, pierre.

Musée national Phra Pathom Chedi de Nakhon Pathom.

À droite :

Moine en prière. XI^e-XIII^e siècle. Provenance exacte inconnue, Lamphun.

H. : 52 cm, L. : 39 cm, P. : 29 cm, terre cuite. Musée national de Chiang Mai.





À gauche :

Culadhammapala Jataka.

VII^e-IX^e siècle. Chedi Chula Paton, Nakhon Pathom.

H. : 91,5 cm, L. : 96 cm, stuc.

Musée national Phra Pathom Chedi de Nakhon Pathom.

À droite :

Scène d'orchestre.

VIII^e siècle. Stupa 10, Khu Bua, province de Ratchaburi.

H. : 66 cm, L. : 94 cm, P. : 13 cm, stuc.

Musée national de Bangkok.

cru, à la défense (et preuve peut-être d'un "État" plus commerçant que guerrier). Pour ce qui est du roi de Dvâravâti (si l'on veut bien en exempter les rois d'Haripunchai), un seul nom a survécu : Harsavarman, que l'on a retrouvé inscrit sur une plaque de cuivre datant du VII^e siècle, à U Thong. Malgré des découvertes sans cesse plus nombreuses depuis une centaine d'années, on n'a pu départager les tenants d'une capitale à Nakhon Pathom de ceux d'une autre à Lopburi ou à U Thong, dont les arguments se renvoient dos à dos, et auxquels il manque avant tout un témoignage écrit. Même si les sources et les objets qu'on ne cesse d'extraire de Nakhon Pathom (aujourd'hui à quelque 50 kilomètres à l'ouest de Bangkok, mais qui devait à l'époque se trouver sur le littoral) paraissent indiquer un très fort pouvoir d'attraction de cette cité, dont le nom signifie "Première ville".

Le mystère demeure épais. Sans histoire, Dvâravâti est aussi sans chronologie. L'absence de toute inscription révélant le nom de ses sculpteurs ou l'éparpillement de ses œuvres dans les musées thaïlandais ne facilite pas les choses. Dans l'état des connaissances actuelles, ses bouddhas restent impossibles à dater. Il en est de même pour ses exceptionnelles Roues de la loi, sculptées en ronde-bosse et décorées de motifs végétaux sur deux faces, soutenues par d'aériennes gazelles, et qui devaient être placées au sommet de hauts piliers. Alors que ces roues stylisées ont disparu d'Inde depuis près de trois siècles, Dvâravâti continue de les opposer à des figurations anthropomorphiques de Bouddha, mais sans fournir d'éléments probants qui permettraient de situer leur évolution dans le temps. On semble éventuellement pouvoir tenter une datation du IX^e au XI^e siècle avec les stèles de l'Isan. Ces bornes (ou *semas*) bouddhiques, qui délimitaient une aire sacrée, sont venues se surajouter à des traditions mégalithiques préhistoriques au nord-est de la Thaïlande. Mais il s'agit là d'un art local demeuré assez brutal, où les canons de la douceur Dvâravâti se mêlent à des influences khmères plus carrées, comme en témoigne la vigoureuse *Sema représentant le Bouddha et le brahmane Sottiya* du musée de Khon Kaen : les pieds des deux personnages y sont démesurés, comme taillés à coups de serpe, et évoquent le primitivisme revendiqué de l'art moderne occidental d'un Malevitch, d'un Fernand Léger ou d'un Jean-Charles Blais... En fait, ce n'est guère qu'avec



l'art d'Haripunchai, qui émerge timidement au Nord au VIII^e siècle pour s'épanouir aux XII^e et XIII^e siècles, que l'on peut enfin parler de style tardif.

Par ailleurs, ce royaume – ou si l'on préfère cette culture – serait né d'une *indianisation* opérée dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, sans doute par des marchands indiens ayant abordé le golfe de Thaïlande. Attirés par cette Asie du Sud-Est qu'ils nommaient le "Pays doré", ils trouvaient en Thaïlande le cuivre et l'étain indispensables pour la fonte du bronze. Mais on pourra être surpris de ne constater, dans tout le "royaume", qu'une expansion du seul bouddhisme theravada, venu de la lointaine Inde du Sud, comme semblent le prouver les nombreuses inscriptions en pali (et non en sanskrit), portant la formule "Ye Dhamma", retrouvées partout. Ou plutôt *presque* partout, car avec Dvâravâti, toute affirmation contient sa contradiction. Alors que l'hindouisme pénètre au même moment au Cambodge, au Champa et à Java, c'est tout de même en Thaïlande qu'ont été découvertes les plus anciennes images du dieu Vishnu en Asie du Sud-Est (sans oublier d'autres représentations de Ganesh et de Shiva – dont l'une notamment appartient aux collections du musée Guimet), ce qui semble indiquer la pratique d'un culte brahmanique concomitant. Il est vrai qu'en Asie, la vérité se conçoit sous plusieurs formes. La superposition des croyances et des rites est chose couramment admise, et la domination du bouddhisme theravada a pu ne pas empêcher d'autres comportements hindouistes.

On ne sait d'ailleurs pas non plus qui étaient exactement ces peuples indigènes. On croit savoir qu'il s'agissait de Mòns archaïques, puisqu'ils occupaient alors un territoire allant de la basse Birmanie au nord de la péninsule malaise. Mais la seule utilisation de la langue mône, voisine du khmer, ne suffit pas à confirmer cette appartenance ethnique, et sans doute des Khmers, des Malais, et enfin même des Thaïs vinrent s'immiscer dans cette brillante civilisation.

Au sein de la multiplicité des sites môns découverts, on relèverait enfin une architecture ambitieuse, "aussi qu'exceptionnelle que celle de l'Inde ancienne" avance Thierry Zéphir. Avant d'ajouter que cette architecture est aujourd'hui totalement "sinistrée". Toutes les constructions en bois ayant disparu, les monuments de brique se sont effondrés, et ceux qui demeurent debout ont été tant retouchés qu'ils n'évoquent plus guère les formidables élévations originelles. Des constructions carrées à étages à la mode pré-thaïe, surmontées d'un stupa et s'élançant en pointe vers le ciel, il ne reste rien. La haute et étroite pyramide à degrés, décorée de bouddhas debout, de Wat Ku Kut (c'est-à-dire "Wat sans sommet", depuis que son pinacle en or a été enlevé), élevée à Lamphun dans le Nord au XII^e siècle, reste unique. Quant aux tours-sanctuaires tardives de Lopburi, l'autre capitale centrale, elles paraissent indiquer une inspiration khmère, tant elles évoquent le style d'Angkor Vat et du Bayon au Cambodge. →



À moins, bien sûr, qu'il ne s'agisse du contraire, et que le grand roi khmer Jayavarman VII n'ait voulu, précisément, rendre hommage à Dvâravâti au Bayon... Les interrogations sont sans fin. Ce sont finalement les 120 mètres de hauteur du grand chedi de Nakhon Pathom, l'un des monuments bouddhiques les plus élevés du monde – et le plus ancien de Thaïlande mais entièrement reconstruit en 1860, qui symbolise encore l'ambition originelle de Dvâravâti : celle d'atteindre le Nirvana.

Cette grande culture – et là réside peut-être la clé du mystère – eut somme toute une durée d'existence brève. Son apogée peut être daté de la fin du VII^e siècle pour aller jusqu'au milieu du IX^e de notre ère. Le Dvâravâti central finit par céder le pas devant l'expansion khmère au XI^e siècle. Le "royaume" se survit néanmoins à lui-même hors de la plaine. Il se poursuit dans la péninsule malaise, et surtout (si l'on veut bien accepter de voir là une résurgence "provinciale" de Dvâravâti et non une civilisation originale), d'une manière sans doute moins lumineuse et moins polie, dans le royaume d'Haripunchai, dans les montagnes du Nord, autour de Lamphun (à quelque 25 km de l'actuelle Chiang Mai), et ce jusqu'au XIII^e siècle. On ne connaît pas les raisons de ce déclin brutal, mais il ne peut être mis, comme dans le cas du Champa – cet autre royaume indianisé du Vietnam voisin –, sur la rage des successeurs à faire disparaître toute trace d'une gloire qui les aurait précédés. Au contraire : les différentes dynasties thaïes qui ont suivi n'ont eu de cesse de se réapproprier le prestige et l'aura de Dvâravâti. Ainsi, le puissant royaume thaï d'Ayutthaya, fondé au XIV^e siècle par des habitants de Lopburi fuyant la peste, règne avec éclat sur le Siam jusqu'au XVIII^e siècle. En 1957, on a mis à jour dans les ruines de la cité un "trésor", vraisemblablement issu d'un pillage, formé de pièces d'orfèvrerie et de bronzes du XVI^e siècle, réalisés à dessein "à la manière de Dvâravâti". Ce désir de renaissance de la grandeur du Dvâravâti se retrouve dans les sanctuaires mêmes. Dans la métropole, que l'on dit peuplée à cette époque de près d'un million d'habitants – comme Londres en Europe –, on vénérât tout particulièrement un grand bouddha dvâravâtien, haut de 4,20 mètres, sculpté dans un grès schisteux et dur, amoureux – sinon toujours habilement – restauré au cours des siècles. Si la sculpture se trouve aujourd'hui dans un petit *viharn* au Wat Na Phra Men d'Ayutthaya, on pense qu'elle avait été érigée auparavant dans le grand sanctuaire principal, aujourd'hui très ruiné, du Wat Mahathat, où l'on a retrouvé son auréole. Cette grande statue antique était donc l'image bouddhique centrale de la →

En haut :
Tête de yaksha.
 VII^e siècle. Wat Phra Men, Nakhon Pathom.
 H. : 38 cm, L. : 36 cm, P. : 35 cm, stuc.
 Musée national de Bangkok.

En bas :
Gana atlante (détail).
 VIII^e siècle. Khu Bua, province de Ratchaburi.
 H. : 26 cm, L. : 26,5 cm, P. : 10 cm, stuc.
 Musée national de Ratchaburi.

À droite :
Tête de Bouddha.
 XI^e-XIII^e siècle. Wat Phra That Haripunchai, province de Lamphun.
 H. : 20 cm, L. : 18 cm, terre cuite.
 Musée national Haripunchai de Lamphun.



fourmillante capitale, celle-là même qu'ont peut-être encore vue les émissaires français de Louis XIV venus traiter avec le roi de Siam, à la fin du XVII^e siècle...

Si l'architecture, comme nous l'avons dit, semble définitivement perdue, toute l'architecture ne l'est pas. Notamment les décors de stuc qui couraient en frise à la base des chedis, ces monuments symboliques censés contenir des reliques de Bouddha. La *Scène d'orchestre* du stupa de Khu Bua, datée du VIII^e siècle, et visiblement exécutée par différentes mains, distille malgré cela une rare harmonie, avec la singularité de tous ces gestes et de tous ces visages diversement tournés. Bien qu'il ait été fouillé sans succès avant la Première Guerre mondiale, le Chedi Chula Pathon a depuis révélé, enfouie dans le sol, une extraordinaire frise des alentours du VII^e siècle, représentant des scènes de la vie antérieure de l'Éveillé. Cet art du bas-relief – comme sur les chapiteaux des églises romanes, et d'ailleurs polychromes comme eux à l'origine –, a beau viser à être didactique, il se pare d'une sensibilité plastique frémissante. Si les figures sont moulées, les visages et les détails sont retravaillés pour offrir de rares et délicats modelés. Quant aux expressions des personnages, elles sont toutes d'une grande variété, attestant d'effets de recherche et du refus de toute monotonie répétitive. Une tête féminine, au visage penché, doucement carré comme un galet, et à la chevelure compliquée de vagues, esquisse un sourire d'une infinie suavité. Encore jamais montrées au public, laissées à plat dans les réserves du musée de Nakhon Pathom, ces sculptures au relief très ténu (quelques centimètres à peine) révèlent un agencement étrangement comparable au grand style archaïque des métopes grecques. L'*Assemblée agenouillée* n'est pas sans rappeler par exemple celles du temple de Zeus à Olympie, son caractère impassible, sa composition verticale et son jeu de regards rappelant le parti pris stylistique de la métope d'*Athéna, Héraklès et Atlas*.

Cette comparaison avec l'un des fleurons de l'art grec, éloigné dans le temps comme dans l'espace, a évidemment de quoi surprendre – voire irriter quelques-uns. Il n'est cependant pas interdit de retrouver dans la sculpture de Dvâravâti, et dans son humanisme calme, comme un souvenir fugitif de l'art gréco-bouddhique du Gandhara. N'est-ce pas l'art du Gandhara qui introduisit, au I^{er} siècle, l'image anthropomorphe du Bouddha ? Et les Grecs n'appelaient-ils pas déjà l'Asie du Sud-Est la "Kheronèse d'or" ? On sait que cette influence hellénistique des armées d'Alexandre sur l'art bouddhique afghan se retrouve, de manière parfaitement intégrée, dans l'art gupta indien. Mais on sera encore plus surpris d'apprendre qu'au début de l'indianisation de l'Asie du Sud-est, des relations existaient avec l'Occident romain. L'Inde bien sûr était déjà largement en relation avec l'Empire romain. Il n'empêche que c'est au

centre et au sud de l'actuelle Thaïlande que l'on a retrouvé des pièces de monnaie romaines à l'effigie d'empereurs du II^e siècle, comme Antonin le Pieux et Marc-Aurèle.

Les bouddhas de Dvâravâti ne sont évidemment pas des portraits. Mais tous conservent une véritable identité et des caractéristiques faciales spécifiques, qui les rapprochent du vivant, voire d'un certain modèle romain – si l'on veut bien nous suivre dans cette dernière et dangereuse extrapolation. Bien que sous forte influence indienne (dont ils se veulent la copie), ces bouddhas au grand visage, aux yeux à demi clos en forme de boutons de fleur de lotus et à la paupière supérieure baissée, offrent un front large, avec une protubérance crânienne surmontée de grandes boucles de cheveux en spirale, des sourcils hauts et incurvés en "ailes de corbeaux" – qui se rejoignent en une seule ligne à l'arête du nez, un nez lui-même plat et des lèvres épaisses finement dessinées. Ce type physique vraisemblablement môm – du moins si l'on en juge d'après les Môm actuels, qui vivent encore sur le golfe de Martaban, en Birmanie – dénote à n'en pas douter d'une adaptation locale, qu'elle soit consciente ou non. Elle confère aux bouddhas de Dvâravâti une douce rondeur et une spiritualité intense. Pour signifier cette spiritualité et irradier cette paix intérieure, la sculpture se pare d'une quasi-nudité asexuée, et adopte une rare symétrie, notamment dans la gestuelle très spécifique du Bouddha debout, dit à la double *vitarka mudra*. Alors que ce geste d'enseignement et d'argumentation de la main droite s'accompagne habituellement, dans l'art gupta de Sarnath, d'une main gauche qui retient le manteau monastique, les artistes de Dvâravâti ont en effet choisi de privilégier une parfaite symétrie des mains. Et quand bien même il pourrait s'agir là non d'une création originale mais d'une influence méridionale et cinghalaise, cela dénote chez les Môm un fort penchant pour l'harmonie, un goût marqué pour l'équilibre, et une obsession de la symétrie la plus stricte. Cette harmonieuse douceur disparaîtra d'ailleurs dans l'art d'Haripunchai aux XII^e et XIII^e siècles, quand des influences khmères et birmanes tendront à rendre les derniers bouddhas de terre cuite plus expressifs, voire expressionnistes : yeux globuleux à fleur de tête – où la pupille est figurée par un petit trou, arcades sourcilières ondulantes et lèvres ourlées par une fine moustache. Ces bouddhas en éveil difficile, ou ces moines en prière agitée, signifient un ultime tremblement, une soudaine inquiétude qui saisit la force tranquille de Dvâravâti avant sa disparition dans la nuit des temps. ■

Divinité debout.

VII^e siècle. Chedi Chula Paton, Nakhon Pathom.

H. : 69 cm, L. : 29 cm, P. : 10 cm, stuc.

Musée national Phra Pathom Chedi de Nakhon Pathom.

